

Idir vrai

Idir est un homme tellement occupé qu'il n'est pas simple d'obtenir un rendez-vous avec lui. Nous avons l'habitude de nous croiser autour de l'Association de culture berbère, à Paris et, à l'occasion, de discuter le coup comme on dit. Dès qu'il a cinq minutes, en effet, dans la noria de ses tournées et de ses enregistrements, il court humer un peu d'air de la montagne dans un de ces cafés kabyles qu'il affectionne et qui sont souvent encore chargés des souffrances de l'exil séculaire et des enthousiasmes séculiers. Un café condensé entre zinc et tables où souvent s'est écrite l'histoire des émigrés et même de l'émigration.

Depuis longtemps, nous voulions, lui autant que moi, nous poser pour faire un peu le point de son parcours et échanger autour de cette percée fulgurante à l'échelle internationale de ce «jeune homme aux lunettes» parti d'Aït Lahcene, le village principal des Beni Yenni, pour conquérir, à son corps défendant, l'univers de la world music. A son corps défendant ? Oh oui ! Lorsque, en 1973, il a été contraint d'enregistrer *Avava Inouva*, alors qu'il était encore lycéen, adoptant le pseudonyme d'Ildir, il pensait que c'était pour une soirée. Il ne se voyait pas en artiste. Sa propre mère, férue de poésie kabyle qu'elle disait et faisait, était loin de s'imaginer que ce jeune homme dont la voix commençait à être sur toutes les radios était son propre fils. Elle a cru à la fable selon laquelle l'interprète de *Avava Inouva*, que personne ne connaissait alors, était un condisciple de son fils Hamid au lycée. Elle disait même à son fils : «Invite-le à venir prendre un café à la maison». Il a fallu neuf mois à la mère pour déboucher Hamid, son fils, derrière l'énigmatique Ildir dont les chansons sont d'ores et déjà sur toutes les lèvres.

Ildir, né Hamid Cheriet, est un homme réservé. C'est un artiste qui pratique une approche paisible et cultivée de la musique. Il n'a rien de l'artiste instinctif qui se complait dans la dégléine comme esthétique et mode de vie. Avec ses lunettes à la monture en métal, il a l'air d'un premier de la classe. Ce qu'il a dû être au lycée, puis à l'université d'Alger où il fréquentera les cours de géologie, ce qui lui octroiera la capacité à relativiser les choses. Les géologues, on le sait, mesurent le temps en milliers d'années. Ce qui le distinguera aussi comme l'un des rares chanteurs kabyles, voire algériens, à avoir un niveau d'instruction supérieur et la latitude d'avoir une réflexion non seulement sur la musique, mais aussi sur la société et la politique. Artiste et intellectuel en même temps, Ildir l'est. Une autre singularité.

Mais sa singularité essentielle demeure son incroyable longévité. Depuis 1973 et *Avava Inouva*, bien qu'ayant peu produit en comparaison d'autres artistes kabyles qui mettent sur le marché un à deux albums par an, Ildir demeure extrêmement populaire auprès du public kabyle tout en ayant élargi son public à plusieurs pays du monde. C'est un véritable ambassadeur de la chanson kabyle.

C'est de tout cela que nous nous sommes entretenus. Une version plus copieuse de cet entretien paraît dans la revue de l'Association de culture berbère. Nous voulions aussi en faire profiter les lecteurs du *Soir d'Algérie*.

A. M.

IDIR AU
«Je suis resté le mêmeEntretien réalisé par
Arezki Metref

Un Kabyle à Paris

Le Soir d'Algérie : La France des couleurs défend les couleurs de la France, ton dernier album en date, est-il une façon de prendre position dans le débat français ?

Ildir : C'est d'abord une façon de m'interroger sur ma position ici, qui est celle de beaucoup d'autres. C'est aussi une façon de comprendre et de définir cette France. Est-elle le reflet fidèle de celles et ceux qui la composent aujourd'hui ? Elle ne me paraît pas définissable actuellement sans ces couleurs.

Dans l'album, tu invites des rappeurs, des slameurs, des artistes qui incarnent une France exclue par l'extrême droite...

La définition véritable de la France d'aujourd'hui, c'est un ensemble de gens qui ne font pas un peuple, mais une nation. Zidane, Poniatowski, Noah, ça ne forme pas un peuple.

Par contre, il y a des citoyens, des nationaux qui sont unis par un même destin, et sous le coup d'un certain nombre de droits et de devoirs et de rêves qui forment la société française. C'est loin des définitions que les gens du Front national donnent dès lors qu'ils excluent tous ceux qui ne leur ressemblent pas. Disons que c'est une antithèse de ce que prône le Front national.

Te sens-tu interpellé par le débat en France ?

J'y vis, forcément. Même si je suis algérien de nationalité, il y a des réalités auxquelles je suis confronté parce que j'y travaille, j'y paie des impôts. Je suis donc redevable et on me doit des explications, des positions, des clarifications sur certaines choses, tout en observant un devoir de réserve, parce que tenu, en temps qu'étranger, de ne pas m'immiscer dans les affaires internes de la France.

Ressens-tu des sympathies politiques ou humaines dans l'échiquier politique français ?

Nous vivons une époque un peu bizarre où la droite n'a plus le monopole de l'argent ni la gauche celui de l'humanisme.

Nous assistons à la fin de cette gauche qui te demandait de brandir des petits drapeaux le dimanche, image qui nous rappelle les caricatures droitières. Au même moment, voilà un président de droite ratisant large à gauche, qui évoque Guy Moquet, Léon Blum ou Jean Jaurès.

A chaque fois qu'il y a une élection présidentielle en France, on a l'impression de voter moins pour une orientation politique que pour un homme. C'est toujours la valeur des hommes, leur hauteur, leur charisme, qui transcendent les partis auxquels ils appartiennent.

Il n'en demeure pas moins deux projets de société qui sont bien distincts : celui du capitalisme effréné et le projet de ceux qui essaient de réfléchir à une redistribution des richesses en nivelant les choses par le haut.

Lequel de ces projets te paraît le plus proche ?

Idealement, il n'y a pas mieux que la thèse communiste, mais cela reste



Photo : DR

Je peux être Kabyle partout, à Los Angeles ou à Bogota, ou ailleurs.

seulement un idéal. La position la moins mauvaise possible, c'est d'être ancré à gauche.

La musique des couleurs

Revenons à la musique, à ton dernier album. Toi qui es un musicien puisant son inspiration à la source de la musique traditionnelle kabyle, comment le besoin s'est-il fait sentir d'aller à la rencontre d'autres musiques plus urbaines, telles que le rap, le slam, etc. ? Qu'est-ce qui motive artistiquement cette démarche ?

C'est exactement ce qui motive la propre démarche, toi, de Beni Yenni, venu sur Alger pour rencontrer l'Autre. L'essentiel est de vous enrichir mutuellement à partir de vos différences respectives. L'essentiel est aussi l'envie de découvrir d'autres horizons que ta propre culture ignore. Ton identité se remet en question chaque matin que Dieu fait. Et chaque matin, tu es un homme nouveau, en quête d'autres choses. Tu as tes propres interrogations et, à partir de celles-ci, tu te forges une personnalité artistique qui se démarque de ta personnalité d'origine. Au départ, nous pensions que la culture du monde s'arrêterait à la porte de notre village. Il suffisait de sortir de celui-ci pour tomber sur les autres qui existent, qui ont le mérite d'exister, qui ne sont nés ni pires ni meilleurs. A partir de ce constat, tu fais des comparaisons et tu t'enrichis. Au fil des années, tu as envie d'interpréter au plus juste le monde dans lequel tu vis.

Quand on voit ce que tu as produit ces dernières années, on comprend bien que tu es assez attiré par les musiques un peu marginales ou plus exactement marginalisées. Je pense à ce que tu as fait avec des musiciens bretons, par exemple, et aussi avec les artistes de la nouvelle génération du rap. Cela ne traduit-il pas un réflexe d'homme issu des «minorités» ?

C'est possible. Je suis toujours minoritaire, de toutes les façons. Ici ou là-bas, j'appartiens à une commu-

nauté minoritaire. Ici, je suis en tant que Kabyle minoré dans une communauté déjà minoritaire. Je suis également un petit peu mis à l'écart tant au niveau de ma culture et de son expression dans mon propre pays. Je le suis par mes orientations politiques et pour un certain nombre d'autres raisons. Etant minoritaire, on ressent l'envie de sortir de cette minorité et ainsi que celle d'exister avec nos différences. Le seul moyen que j'ai trouvé pour m'en sortir, c'est de partager avec l'Autre, minoritaire ou pas.

Pourquoi des Bretons, pourquoi des Ecosseis ? Je sens que la notion d'origine et d'identité est également très forte chez eux. Ils ont encore les mains agrippées à la terre à laquelle ils sont bien ancrés.

Cela me permet aussi de tenir ma position, de pouvoir la défendre. C'est une première chose. Deuxièmement, je le fais parce que je veux montrer que ma culture, mon identité aussi minoritaire soit-elle, peut s'inscrire avec les autres à égalité, et que, de l'autre côté, il y a une reconnaissance implicite de ce que je suis lorsque des gens plus proches de moi le font très difficilement. C'est un besoin de vivre qui m'amène à partager et vivre avec les autres.

Si j'ai bien compris, tu as mis très longtemps avant de vouloir chanter en français ! Il y avait un blocage dont je ne connais pas les raisons... Aujourd'hui, tu as l'air d'avoir complètement dédramatisé ! Que s'est-il passé ?

C'était plus qu'un simple blocage, c'était tout simplement un refus. Le français est une langue que j'ai acquise empiriquement. Ce n'est pas ma langue maternelle, je n'avais aucune raison de chanter en français. J'étais un Kabyle qui avait des revendications à exprimer dans sa langue maternelle, c'était suffisant.

J'aurais pu chanter Fatima ou Aïcha pour ratisser large. Les gens de notre communauté, surtout les jeunes, qui ne comprennent pas toujours la langue arabe ou berbère, me demandent pourquoi je ne chante

pas en français. Je n'avais pas de réponse.

J'ai commencé à accepter cette idée le jour où Jean-Jacques Goldman m'a convaincu de chanter *Pourquoi cette pluie*. Cette chanson fait le parallèle entre les intempéries et les larmes versées par rapport à tout ce qui se passait dans les pays du Maghreb. Je lui ai dit que je ne me sentais pas le courage de chanter en français, car je ne connaissais pas les métriques et les mots sortent différemment de ma bouche quand je veux les faire swinguer. Il m'a répondu que c'est une chose qui faisait partie de mon parcours avec lui, ou avec d'autres. Dès lors, il importe peu de l'exprimer en arabe ou en français ou dans une autre langue, à condition que cette histoire te colle. Il a réussi à me convaincre.

Par la suite, il y a eu cette idée de *La France des couleurs* qui est moins un disque de Ildir qu'un concept à définir, à défendre. Nous sommes derrière ce concept et parlant de la France sans chanter en français, c'est un peu difficile. Et puis chanter en français des choses qui nous touchent d'une société dans laquelle nous sommes partie prenante en tant qu'acteurs, je ne pense pas que je me sois parjuré.

Je n'ai pas cherché à plaire uniquement et à avoir, ce faisant, un auditoire. Avant tout, j'ai utilisé une langue pour exprimer des idées.

C'est étonnant que tu utilises un mot aussi fort. Pourquoi serait-ce un parjure de chanter en français ?

C'est entre moi et moi... Ce n'est même pas par rapport au public ou à toi. C'est une belle langue, le kabyle, au point d'ailleurs où, à mes débuts, je voulais être considéré comme le Robin des Bois kabyle en défendant bec et ongles ma culture, mon identité. J'avais décidé de ne jamais m'exprimer en arabe, par résistance et non par conservatisme, et encore moins en français parce que c'est une langue que j'utilise comme outil technique, sans plus. Voilà pourquoi je parle de parjure, ce qui est peut-être un peu fort, je l'avoue.

SOIR D'ALGÉRIE :

qu'il y a trente ans»

Techniquement, pratiquement, si je peux m'exprimer ainsi, c'est quoi être kabyle ? Est-ce en fréquentant les cafés tenus par des Kabyles qu'on garde le contact avec les racines ?

Oui, cela permet de se ressourcer un petit peu. Un Kabyle, par définition, s'il veut être toujours kabyle, doit rechercher son espace de prédilection. C'est la région qui lui a offert sa première lumière, où il a entendu ses premiers sons, où il a vibré à toutes premières fois. La vision qu'il a des couleurs, de la topographie des lieux, c'est aussi cela être kabyle. C'est connaître par cœur cette ligne de crêtes du Djurdjura où ce vieux chêne centenaire... Je ne sais pas... Il y a des tas de visions que l'on a, que tu dois avoir, toi aussi. Le cadre de notre décor, c'est celui-là. On s'y meut chacun avec son humeur et son caractère. D'ailleurs, dès que l'on en sort, forcément, on change parce qu'on se retrouve dans un autre climat, une autre topographie. Eventuellement, on rencontre des gens différents, d'autres mentalités... Donc comment rester kabyle dans tout ça ? Il y a d'abord la langue.

A ton âge, avec ton parcours, qu'est-ce pour toi la kabylité ?

C'est ce qui me fait toujours frissonner ! Ce qui me donne ce petit picotement dans mon front intérieur qui va du bassin jusqu'à la moelle épinière à la faveur d'un mot, d'un son, d'une image, d'une musique.... C'est tout cela.

C'est finalement ce qui te renvoie à l'enfance ?

Forcément, on est toujours en quête de ses origines. C'est l'un des moyens de remonter jusqu'au cordon ombilical, vers ses ancêtres, d'aller à la rencontre de Dieu ou de je ne sais qui... Nous ressentons tous le besoin de cette quête. On sait qu'en remontant, de toute façon on se rapproche d'une source. Certains diront pureté, vérité, voire lumière. On peut appeler cela comme on veut, le fait est qu'on a toujours besoin de se reconstituer, de redéfinir. Je peux être Kabyle partout, à Los Angeles ou à Bogota, ou ailleurs, à partir du moment où ma langue est ancrée dans mon âme, comme la poésie kabyle. Je porte cette culture des anciens, les traditions dont j'ai hérité. En vérité, je me suis débarrassé de quelques-unes...

Lesquelles, par exemple ?

Tout ce qui est passéiste. Je me suis débarrassé des traditions qui préconisent le sexisme ainsi que de celles qui s'apparentent au communautarisme... Cela fait longtemps que j'ai jeté ces notions par la fenêtre.

Tu es un artiste connu et reconnu, tu parles français. Te sens-tu intégré ?

Oui et non ! Oui, parce que je suis un partenaire à part entière, qui a des interlocuteurs viables. J'échange avec eux et ils m'apportent et ainsi j'apprends, je grandis avec eux. Non, parce qu'il y a une forme de rejet inconscient qui me renvoie toujours au petit confort douillet de ma Kabylie natale, de ce qu'elle m'a proposé à travers des discussions avec ma mère, ma famille, de l'humour que je partage avec les uns et les autres, ces chants, cette cuisine. Au milieu de tout cela, je me sens bien. Je me dis alors : est-ce que je prends tout cela tout en n'étant jamais dans le creuset de cette culture française ? Pourrai-je vivre avec eux s'ils m'acceptent ou dois-je rester là tout en étant ce Kabyle qui joue au Français dans la rue. J'ai été confronté et ai vécu tous ces problèmes.

Quand on a appartenu à un clan, à une culture, à une mentalité, à une identité, je crois qu'on ne vit pas ce que l'on doit vivre ailleurs. Il y a toujours une culture qui prend le pas sur l'autre. On ne fait que s'accommoder aux choses et aux circonstances.

Chez toi, il y a quelque chose de manifeste, c'est ton accent !

Qu'est-ce qu'il a, mon accent ?

Tu gardes l'accent kabyle par le fait d'un mécanisme inconscient de protection ou de défense. T'es-tu posé la question ?

Non ! Mon accent, je m'en faisais un complexe quand j'étais lycéen. Comme il n'y avait pas de lycée dans mon village d'Ath Yenni, j'ai dû aller sur Alger. La plupart des gens n'y roulaient pas les «r» comme chez nous. D'ailleurs, ils nous qualifiaient de ploucs ! Le fait de ne pas rouler les «r» équivalait à un reniement de soi. Rouler les «r» était un signe d'appartenance. C'est idiot, car on doit s'exprimer comme on veut. J'ai toujours mon accent, tu vois.

Mais je faisais cette réflexion par rapport à ton arrivée en France !

Je parle et je parlerai comme j'ai toujours parlé.

Tu as un sens très fort de l'identité. Pour toi la mondialisation, est-elle une bonne ou une mauvaise chose ?

Cela peut être une chose et son contraire. Une bonne chose dans la mesure où l'on unit les gens en effaçant les frontières, on échange des idées, de la monnaie, des objets, on fait du commerce. Cela pourrait être bien si on prenait à ceux qui en ont trop pour donner plus à ceux qui sont moins nantis. Mais la mondialisation peut aussi déboucher vers des replis sur soi ! Ces réactions extrêmes favorisent la montée de certaines idées extrémistes qui bloquent ce mécanisme. C'est curieux ce qui se passe autour de cette idée de mondialisation : je pense que l'on traverse une zone de transition, qui devra aboutir inévitablement sur un nouveau système.

La mondialisation n'est-elle pas une dissolution des identités essentialistes ?

Forcément ! Maintenant, le vrai problème, quand on se réclame d'une identité, c'est de savoir comment rester citoyen du monde tout en répondant aux exigences de notre environnement. On a l'impression que l'on va être à longue échéance «coccacolonisés». On acquiert des comportements, des attitudes, des expressions, qui tendent, à première vue, à nous éloigner de notre être original. Mais, bientôt, être kabyle ne correspondra plus à grand-chose, si ce n'est à définir un espace, un territoire, puis une histoire dans laquelle nous avons été, que nous avons vécue. Aujourd'hui, nous sommes obligés de rentrer dans des notions telles que «intégration», «adaptation», «mondialisation». Cela se fait bien sûr aux dépens de toutes les cultures minoritaires. C'est le plus gros qui mange toujours le petit !

D'un côté, il y a une uniformisation sur des modèles dominants tels que des Américains. En même temps, à l'échelle des nations, la mondialisation n'empêche-t-elle pas de sortir des huis clos. Ne détruit-elle pas les cultures minoritaires ?

De toutes les façons, le troisième millénaire, vu le développement des médias et de la communication, sera celui des minorités. Les peuples minoritaires seront toujours tenus par le plus cynique des impératifs, celui de la survie. Pour vivre, il faut avoir les moyens et surtout les moyens d'imposer aux autres sa manière de voir, sa réflexion, sa poésie, son chant, sa peinture. Et là, il y a du boulot, la concurrence est rude et la société occidentale a mis une chape de plomb sur le reste du monde.

Au commencement,
Avava Inouva

Ta carrière a commencé en 1973 avec la célèbre chanson Avava Inouva... Peux-tu apporter un premier commentaire sur ces 35 ans de carrière. Qu'est-ce qui a changé en toi ?

Je ne pense pas avoir changé. J'ai évolué bien

sûr, mais sur le fond, je reste profondément Kabyle, avant de dire berbère. La notion de berbèrité, je l'ai acquise. J'ai dû la penser pour pouvoir l'avoir et, à partir de là, je me suis découvert des liens de fraternité, des affinités avec l'ensemble berbère. Je me suis construit localement. Je suis le pur produit de mes parents, au départ, et ma première culture, c'est l'amour de ma famille. J'en ai pris la manière de parler. Par extension, il m'était facile d'embrasser le village entier. Je me suis senti donc kabyle dans ce village et dans ma région. Mais le reste, je crois que je l'ai cherché. Je l'ai importé, comme on dit !

M'étant découvert des affinités, je me suis découvert aussi un sens politique, une forme de résistance avec les Imazighen, les Berbères, qui vont jusqu'à la presqu'île de Siwa. Un jour serai-je déçu. Peut-être que je ne m'entendrais pas avec des Chaouis. Je n'en sais rien, je te livre, ici, des réflexions comme ça, en vrac. Par contre, ce qui est fascinant, c'est d'appartenir à ce territoire immense dans lequel nous avons à peu près la même base linguistique. N'est-ce pas fascinant qu'il y ait des gens qui nous soient si proches tout en étant éloignés ? D'ailleurs, la première idée qui m'a fasciné c'était celle-ci : cette grandeur qui a dû exister quelque part où je ne pourrais la situer dans le temps. Devant l'attitude des pouvoirs respectifs qu'ils soient marocain, libyen, tunisien ou algérien, par rapport à cette question amazighe, il n'était pas question de se laisser faire. Ne pas se laisser faire non pour défendre simplement la culture, l'identité berbère, mais pour qu'elle ait droit de cité. Une fois qu'elle a acquis ce droit, c'est à elle de se débrouiller. C'est à ses enfants de répondre à la question de savoir si elle doit vivre ou pas. Cette oppression me gênait. Tout cela pour te dire que les autres choses, je les ai acquises. J'y ai milité. Mais le fait d'être kabyle m'a été donné. C'est vertical. J'ai été révélé à moi-même comme cela et, à ce titre, je ne peux pas être autrement ou alors cela serait difficile.

Tu es né à Ath Yenni où tu as suivi une scolarité jusqu'en classe de 3°. Ensuite, tu as été obligé d'aller sur Alger. Ton premier rapport à la création musicale et poétique, d'où vient-il ?

Ce rapport existait déjà depuis Ath Yenni, bien avant mon arrivée à Alger. Ma grand-mère et ma mère disaient de la poésie. Ce que je chantais dans *Avava Inouva*, je l'ai vécu. Ces fameuses soirées d'hiver où ma grand-mère nous racontait des légendes, des contes, des histoires et où on échangeait des charades, des énigmes kabyles, je les ai connues. J'ai vécu dans ce milieu, ce qui a aiguisé mon sens artistique. Par la suite, comme tous les petits Kabyles du village, j'ai moi aussi gardé les chèvres et comme tous les petits bergers, j'ai un jour taillé une flûte dans un roseau. J'ai tambouriné sur un bide de fortune et j'ai senti ces chants comme les chants profonds que ma grand-mère entamait les soirs d'hiver. Ce que j'ai vécu enfant est resté très vivace dans ma mémoire. Cela explique aussi pourquoi en arrivant à Alger, je me suis senti déraciné dans mon propre pays. C'est parce que j'arrivais dans une région où on parlait une autre langue que la mienne et dont je ne comprenais pas toutes les coutumes. D'ailleurs, je me

suis fait casser la figure la première fois que je suis monté sur Alger par un jeune homme. Je ne comprenais pas ce qu'il me disait. C'est ainsi qu'il me signifia, à sa manière, que je n'avais qu'à comprendre l'arabe.

Le sentiment d'être différent, mis à l'écart, a renforcé mon appartenance à ma culture d'origine. Si je n'avais pas chanté, de toute façon, j'étais comme la plupart des gens de mon âge, un enfant de l'indépendance, fier de ce qu'avait fait le pays, fier de ses aînés. J'ai d'ailleurs été choisi avec d'autres lycéens pour aller écouter le discours de Che Guevara à la Fac d'Alger, en 1966 je crois, et de bien d'autres, tels que Yasser Arafat, Fidel Castro. Nous ressentions une fierté d'appartenir à cette Algérie, tout en ayant ce sentiment d'être brimés par les autorités de notre pays qui ne nous reconnaissaient pas en tant que Kabyles. Pour preuve, combien de fois ma mère m'a demandé de lui traduire le journal télévisé, car elle ne comprenait pas l'arabe. Et c'est à cette période que j'ai eu mon déclin, et comme la plupart des gens de mon âge, je me suis posé des questions. J'ai commencé à militer pour que ma langue maternelle soit restituée, qu'elle retrouve sa place de droit dans mon propre pays. D'ailleurs, je ne comprenais pas pourquoi d'un côté les dirigeants de mon pays, prénaient la souveraineté des peuples africains, et, dans le même temps, ils me brimaient dans ma langue. Peut-être n'étions-nous pas vraiment des Algériens à leurs yeux ? Tout cela n'a fait qu'amplifier cette révolte que j'avais en moi, et j'ai dû l'exprimer à travers la musique. C'est pour moi cet acte militant qui a motivé l'envie de chanter.

As-tu pris de cours de musique, de solfège en arrivant à Alger, car il est manifeste que tu y as acquis une dimension musicale supérieure à celle de la flûte taillée dans le roseau ?

En arrivant à Alger effectivement, j'avais acquis une autre dimension dans mon parcours artistique. Le père Desauze du collège de Ath Yenni m'avait initié un peu au solfège. Je jouais de la flûte et j'ai appris à jouer sur les petites guitares avec des gens de chez nous tels que Belkacem Imcheddalen. A Alger, des coopérateurs techniques, qui étaient nos profs, possédaient des guitares. C'est ainsi que j'ai eu mes premiers contacts avec les accords de musique occidentale et que je m'initiais à accorder des mélodies en y apportant des arpegges. C'était l'époque de Simon and Garfunkel, des Beatles... J'aimais ces mélodies, mais je ne les ressentais pas. Dès que j'apprenais un nouvel accord, j'essayais d'imiter le rythme du bendir, sauf que c'était sur une guitare. Cette musique m'a ouvert des perspectives d'arrangement et d'agencement des notes entre elles. J'ai compris alors que les instruments étaient à ma portée, mais qu'il fallait les utiliser selon leur propre définition. Chaque instrument reproduit son propre son, mais, par exemple, si Manitas de Plata peut sortir de la guitare des sons flamencos, pourquoi n'en arracherais-je pas des sons du bendir. Pourquoi n'accommoderais-je pas les accords d'arpegge en jouant avec les doigts de façon à restituer les élans principaux de nos rythmiques ? C'est peut-être ce que j'ai découvert en apprenant le solfège...

A. M.
(A suivre)

